

A young girl with dark hair and a pink headband is shown from the chest up, looking down at a large white daisy she is holding in her hands. She is wearing a light pink dress with a pattern of colorful circles and small flowers. The background is a lush green field with several red flowers, possibly cornflowers, in the foreground. The overall tone is soft and nostalgic.

ALICE FERNEY

Les Bourgeois

roman

ACTES SUD

Ils se nomment Bourgeois et leur patronyme est aussi un mode de vie. Ils sont huit frères et deux sœurs, nés à Paris entre 1920 et 1940. Ils grandissent dans la trace de la Grande Guerre et les prémices de la seconde. Aux places favorites de la société bourgeoise – l’armée, la marine, la médecine, le barreau, les affaires –, ils sont partie prenante des événements historiques et des évolutions sociales. De la décolonisation à l’après-Mai 68, leurs existences embrassent toute une époque. La marche du monde ne décourage jamais leur déploiement.

De Jules l’aîné à Marie la dernière, l’apparition et la disparition des personnages, leurs aspirations et leurs engagements rythment la formidable horlogerie de ce roman très différent d’une simple saga familiale. Car c’est ici le siècle qui se trouve reconstruit par brèves séquences discontinues, telle une vaste mosaïque où progressivement se détachent les portraits des dix membres de la fratrie – et un peu leurs aïeux, et déjà leurs enfants.

Sur cette vertigineuse ronde du temps, Alice Ferney pose un regard de romancière et d’historienne. À hauteur de con tem porain elle refait la traversée. Allant sans cesse du singulier au collectif, du destin individuel à l’épopée nationale, elle donne à voir l’Histoire en train de se faire, les erreurs, les silences coupables, les choix erronés qu’explique la confusion du présent. Ample et captivant, *Les Bourgeois* s’avère ainsi une redoutable analyse de nos racines : un livre qui passe tout un siècle français au tamis du roman familial.

ALICE FERNEY

Toute l'œuvre d'Alice Ferney est disponible chez Actes Sud, notamment
L'Élé-

gance des veuves (1995 ; adapté en 2016 pour le cinéma par Tran Anh
Hung sous le titre Éternité), Grâce et dénuement (1997, prix Culture
et

Bibliothèques pour tous), La Conversation amoureuse (2000) et Cherchez
la femme (2013).

DU MÊME AUTEUR

LE VENTRE DE LA FÉE, Actes Sud, 1993 ; Babel n° 1387.

L'ÉLÉGANCE DES VEUVES, Actes Sud, 1995 ; Babel n° 280.

GRÂCE ET DÉNUEMENT (prix Culture et Bibliothèques pour tous), Actes Sud, 1997 ;
Babel n° 439.

LA CONVERSATION AMOUREUSE, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 567.

DANS LA GUERRE, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 714.

LES AUTRES, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 857.

PARADIS CONJUGAL, Albin Michel, 2008 ; Babel n° 990.

PASSÉ SOUS SILENCE, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1126.

CHERCHEZ LA FEMME, Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1276.

LE RÈGNE DU VIVANT, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1427.

Photographie de couverture : DR

© ACTES SUD, 2017
ISBN 978-2-330-08639-8

ALICE FERNEY

Les Bourgeois

roman

ACTES SUD

à la mémoire, à l'avenir, à la fraternité des temps

*Le temps passera, et nous quitterons cette terre
pour toujours,
on nous oubliera, on oubliera nos visages, nos voix,
et combien nous étions.*

ANTON TCHEKHOV,
Les Trois Sœurs.

9 NOVEMBRE 2013

Je n'ai pas posé de questions bien sûr, ces moments-là ont quelque chose d'ombreux et de sacré, mais j'ai su qu'il s'était levé pour aller chercher du bois, qu'il avait arrangé les bûches dans le feu, et qu'à peine s'était-il rassis, satisfait des flammes relancées, ayant posé le tisonnier contre le coin de la cheminée, il était mort. Cela n'avait duré que quelques secondes. Si d'aventure il s'était apprêté à reprendre la conversation, il n'avait pu le faire. Sans avertissement, les battements de son cœur s'étaient interrompus, au moment du café, juste après le déjeuner. Sa femme n'avait pas eu le temps de dire un mot. Jérôme, qu'as-tu? Ou bien : Jérôme, ça ne va pas? La syncope avait été immédiate, le sang n'était plus propulsé au cerveau, la mort cérébrale adviendrait. Toute sollicitude avait été inutile, comme devient sans usage, abrogé d'un seul coup, ce qui fait partie de la vie et que l'on n'a plus à offrir aux défunts. De quoi ont-ils besoin? De rien sinon de notre mémoire. Jérôme Bourgeois n'était plus. Sa tasse pleine fumait encore et il ne la boirait pas. Peut-on boire le café d'un mort, si on le fait pense-t-on ce qu'on pense habituellement d'un café (il est froid, il est trop sucré, trop fort, il est bon) et si on ne le fait pas, que pense-t-on au moment de le jeter dans l'évier? Je me le demanderais en songeant à ce détail, parce que je connais cette éducation qui interdit de gâcher et que la génération de Jérôme l'avait reçue. Mais non, penserais-je, dans l'instant où quelqu'un vient de mourir personne alors ne boit plus, le temps de la vie se suspend, le trépas accapare

l'attention, l'aspire comme un trou noir la matière cosmique, et tout le café de ce jour funeste est jeté. Peut-être même, dans l'affolement, les tasses avaient-elles été renversées, et Jérôme, immobile et silencieux malgré ce fracas (ayant enfin atteint l'indifférence), prouvait de cette façon qu'il n'était bel et bien plus de ce monde réel et prosaïque où les objets tombent, où nous sommes émus et maladroits, où nous mangeons et buvons. Il avait fini d'entendre ceux qui tout de même lui parlèrent à cet instant, une dernière fois, doutant encore à côté de son corps affaissé de ce qui semblait lui être si vite arrivé : mourir.

Était-il déjà mort vraiment lui qui venait de charger le feu ? La rapidité de l'événement expliquait que l'on n'y crût pas. Jérôme ? Jérôme, m'entends-tu ? avait dû demander son vieux camarade, pour être sûr, et pour donner de la noblesse au malheur. N'est-ce pas épouvantable d'admettre dans l'instant et sans hésitation la disparition d'un ami ? Comme si on s'en accommodait aussitôt, qu'on s'y était attendu et que c'était une évidence. Comme si, à tout moment, on avait à l'esprit que la mort peut fondre sur un malheureux sous nos yeux coutumiers du drame.

— Tu ne m'entends pas, Jérôme ?

Avec espoir l'ami avait répété sa question, mais sans insister, car Jérôme de toute évidence avait cessé pour toujours de répondre. Quelque chose d'inhabituel, un *jamais vu de son visage*, indiquait qu'il n'était pas seulement évanoui. Et l'ami pensa : Oh oui, hélas, il est mort ! Et il avait aussitôt regardé Clarisse, saisie elle aussi, qui s'était précipitée vers son mari puis figée.

Si absent, Jérôme Bourgeois se présentait peut-être déjà devant le Seigneur, contemplant enfin sa grandeur, comme on le croyait dans sa famille, comme il l'avait entendu dire toute sa vie chaque dimanche, et comme on l'affirmait à toutes les funérailles – comme on le dirait bientôt pour les siennes : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur car ils verront Dieu*. Jérôme avait le cœur pur, personne n'en doute et ce consensus est remarquable ; Jérôme pouvait voir Dieu, il le méritait. Il était assis – écroulé – dans le canapé rouge défraîchi et presque défoncé (celui que Clarisse avait acheté au temps de leur installation près

d'un demi-siècle plus tôt, râpé et avachi, encore en usage car dans les grandes maisons on garde tout), en face de ce couple qui était venu déjeuner, mais il ne se tenait plus avec ses compagnons, le mouvement avait déserté son corps, aucune parole ne sortirait plus de sa bouche (quels avaient été ses derniers mots, est-ce que quelqu'un se le rappelait?), et Clarisse s'était penchée sur lui. Avait-elle frôlé sa joue, saisi son bras, posé une main sur son front? Ou au contraire plaqué une main sur sa propre bouche? Les amis avaient peut-être aperçu l'expression de son visage pendant qu'elle contemplait celui de son mari défunt (ses traits, l'expression déjà modifiée de sa figure, ce masque qu'elle découvrait et qui lui dérobait celui qu'elle connaissait). J'ignorais si elle avait crié, pleuré, essayé de le réanimer, si elle avait été capable de regarder dans les yeux de Jérôme et de les fermer elle-même (comme on le voit faire dans les films : la paume de la main caresse les paupières d'un geste qui va de l'arcade sourcilière au nez), ou au contraire si elle s'était détournée. Comment on regarde ou non la mort concrète dépend sûrement de la façon dont on l'envisage, et qui peut savoir ce que les autres ressentent, à quel point ils en ont peur, s'affolent, l'attendent, y sont accoutumés ou refusent absolument d'en affronter la réalité. Il me semble que l'effroi et la stupeur me figeraient, mais Clarisse? Clarisse qui, ayant atteint l'âge de l'expérience, était restée si énergique et forte, si vivante et incarnée alors même qu'elle avait déjà perdu depuis longtemps ses parents, et même un frère plus jeune, Clarisse qui *connaissait la mort*, comment avait-elle pris cette éclipse soudaine de celui avec qui elle vivait depuis cinquante-trois ans? Je n'ai pas cherché à le savoir. On ose rarement demander ces choses si intimes. Et l'on craint d'évoquer cette seconde où une personne s'évapore, où le corps est rendu, cesse d'être le véhicule d'un esprit qui lui conférait un style et devient l'enveloppe vide, encombrante, vouée à se corrompre et disparaître et, pour cette raison, inquiétante, presque indécente.

Je me demande toujours si vraiment l'on se prépare à la mort. Il paraît que cette idée répandue est un leurre : la mort serait si étrangère à la vie qu'on ne pourrait en réalité la penser et qu'il

ne servirait à rien de l'apprivoiser, ce que l'on apprivoise d'elle n'étant jamais elle. Y penser serait peut-être même une véritable idiotie : une obsession qui nous ferait souffrir pendant la vie sans pour autant nous faire accepter la fin de la vie quand elle vient. Certains cependant s'y appliquent consciencieusement. Mais ils ne pourront jamais nous dire s'ils ont mieux traversé leur propre mort, et j'ai remarqué qu'ils y pensent justement parce que celle des autres les a terrifiés. Vivons-nous d'ailleurs notre disparition ou bien n'en faisons-nous jamais l'expérience que du dehors, à travers celle de nos proches, en imagination et avant qu'elle advienne ? Ou bien ne la connaissons-nous pas du tout ? Car celui qui raconte *Je me suis vu mourir* a été sauvé. Et celui qui traverse en conscience sa propre agonie est encore vivant. Il faudrait être mort sans avoir à mourir, voilà le fond de ma pensée. Jérôme, qui était médecin, savait les façons de mourir. Était-il prêt ? Et qu'est-ce que cela veut dire *être prêt* ? Et qui doit être prêt, celui qui va mourir ou celui qui verra mourir l'autre ? Et faut-il se préparer pour mourir ou se préparer pour assister, alors que l'on ignore ces ultimes préséances ? Clarisse avait-elle pensé qu'elle survivrait à Jérôme au lieu de mourir avant lui ? Les statistiques le prédisaient (les veuves sont plus nombreuses que les veufs), mais chacun de nous demeure un cas singulier qui peut rompre avec la règle. Peut-être Clarisse n'était-elle pas surprise, pensais-je. La plupart des hommes de la famille Bourgeois étaient *morts du cœur*, leurs artères en vieillissant se rétrécissaient, on le disait de cette manière, et c'était un fait médical que personne n'ignorait. Pas plus qu'on ignorait le diabète ou l'asthme du père Bourgeois, dont avaient hérité certains de ses enfants ou petits-enfants, car les maladies, les faiblesses, les codes secrets de la chair traversent le temps, voyageurs immortels, de génération en génération.

Clarisse s'était-elle rappelé son beau-père ? Henri Bourgeois, qui se faisait chaque jour deux piqûres d'insuline, avait eu une crise cardiaque, le 22 janvier 1968, chez lui, à l'âge de soixante-treize ans. Dès le matin il avait ressenti une douleur à l'épaule, mais il ne *s'écoutait pas* (comme on le disait alors), il ne livrait à personne, pas même à son épouse, la distinguée Gabrielle, ses

maux physiques et moraux. La plainte était bannie de ce monde-là. La souffrance d'Henri avait été enfouie dans le silence le plus digne et la mort l'avait pris sans que des soins l'eussent devancée. L'avertissement aujourd'hui si identifié – cette douleur à l'épaule – ne l'était pas encore. Le Samu n'avait pas dix ans. La publicité, la radio ou la télévision n'avaient pas formé l'esprit de prévention. Henri s'était écroulé, on dit *foudroyé*, il avait été foudroyé de l'intérieur par le muscle même qui battait la mesure de sa vie. Sa seconde épouse l'avait trouvé évanoui. Ses dix enfants l'avaient inhumé à côté de leur mère, Mathilde qui était morte longtemps avant lui. Trente années avaient encore passé jusqu'à ce que le muscle familial trahît à nouveau l'un des Bourgeois. Pensait-on encore (et qui y pensait?) à Henri, lorsque son premier-né, le frère aîné de Jérôme, Jules, qui avait subi plusieurs opérations à cœur ouvert, était mort à son tour au début du mois de décembre 1999, lui aussi d'un arrêt cardiaque? La forme de la mort a quelque chose de familial, il arrive qu'on en hérite.

Jules avait alors soixante-dix-neuf ans. La barre des quatre-vingts semblait fatale aux Bourgeois. Aucun des frères ne la passait. Ni André, ni Joseph, ni Nicolas – qui pour d'autres raisons était mort jeune. Jérôme fut le premier de sa fratrie à fêter ses huit décennies dans le monde. C'est pourquoi on ne s'étonna pas de sa mort. À vrai dire on la vanta. C'est une belle mort, disait-on. Et cette expression qui peut paraître étrange signifiait : une mort sans agonie, sans l'annonce d'une longue maladie à venir qui vous épuiserait et les vôtres avec vous, sans calvaire ni angoisse. Une mort soudaine comme un éclair dans le ciel, que l'on n'a pas vue venir de loin, que l'on n'a pas pu craindre. Jérôme Bourgeois disparaissait quinze ans après son frère aîné Jules et quarante-cinq ans après son père Henri. À quatre-vingts ans! Que demander de plus qu'une si longue vie qui s'achève sans souffrance? Jérôme avait eu une belle existence et une belle fin. Jusqu'au dernier jour, il avait été cet homme qui offrait simplicité, générosité et gaieté à ceux qu'il rencontrait. Il avait vécu sans peur et sans reproche comme un chevalier de la foi, de la joie et de la science, sans compter ni ce qu'il donnait ni ce que

les autres recevaient de plus que lui, ni les jours passés ni ceux qui restaient. Comme si la mort n'existait pas, comme s'il était décidément quelqu'un qui ne la connaîtrait pas, tout occupé à soulager les souffrances que la vie vaut aux plus malheureux. Et hop ! le tigre avait bondi et l'avait emporté.

8 NOVEMBRE 2013

Un couple était venu la veille visiter la maison, en vente depuis deux ou trois ans. C'était un jeune couple avec des enfants, j'ignore combien, mais assez pour rechercher une maison immense comme celle de Jérôme et Clarisse qui, sous ce toit, en avaient élevé six. Jérôme avait accueilli et promené les visiteurs dans le labyrinthe des bâtiments et des pièces qu'il habitait depuis quarante ans, et s'il en faisait l'éloge à la manière d'un vendeur motivé, ce n'était pas qu'il souhaitât s'en défaire mais plutôt qu'il racontait la vérité de sa vie. Il ne s'empêchait pas de le dire : il avait été heureux dans ces lieux. Il s'y promenait comme dans l'album de ses souvenirs et parlait avec la volubilité enthousiaste qui avait toujours été l'apanage de la fratrie Bourgeois.

— Voici la *petite* maison, disait-il plein d'entrain en désignant une chaumière sur la gauche quand on avait passé le portail.

Il avait autrefois installé son cabinet au rez-de-chaussée.

— Je ne consulte plus, mais quelques vieux patients et amis passent encore me dire bonjour et je continue de les recevoir dans mon bureau.

En refermant la porte, se dirigeant vers une autre qui perçait à côté la façade crépie de la maisonnette, il dit :

— Il y a vingt ans mes trois filles aînées habitaient au-dessus. Mes patients pouvaient les entendre parfois se chamailler ! dit-il en s'amusant de la remémoration. Faites attention, l'escalier est raide.

Trois pièces avaient été aménagées à l'étage.

— La grande chambre aux fleurs bleues était celle de notre aînée Brigitte. C'est elle qui avait choisi le papier peint. Brigitte a maintenant trois enfants.

Il murmurait cela comme une incroyable concrétisation du temps. Il habitait tout le territoire de sa vie, pendant que le jeune couple se disait peut-être que le papier peint était en bon état malgré les années.

— Les deux autres chambres sont plus petites, annonça Jérôme en ouvrant une nouvelle porte.

Le jeune couple était ravi, regardant tout du sol au plafond. Ils redescendirent l'escalier, Jérôme ferma à clé, traversa le jardin qui séparait les corps de bâtiment.

— Le chaume a été traité il n'y a pas si longtemps. Tout est en bon état, dit-il en contemplant le toit. Voici la maison principale. Vous m'accompagnez ?

Quand ils entrèrent, après s'être essuyé les pieds sur le paillasson, ils trouvèrent Clarisse qui les attendait.

— Bonjour madame, dirent les visiteurs.

— Enchantée, dit Clarisse en leur serrant la main.

— Vous avez une très belle maison.

Ils semblaient enchantés de l'avoir dénichée. Ils étaient au commencement de leur vie, à ce moment d'efflorescence et peut-être d'inconscience que seuls peuvent apercevoir ceux qui savent l'inexorable avancée du temps, la file des générations qui se succèdent, et comment chacun passe par les mêmes étapes. Cette visite était ce croisement de ceux qui arrivent et de ceux qui partent, de ceux qui donnent la vie et de ceux qui la perdent. La seule différence entre les uns et les autres, me dis-je, c'est que les premiers aiment penser à ce qu'ils font alors que les seconds veulent oublier ce qu'ils subissent. On commence (parfois) par faire ce qu'on veut, mais ensuite les choses se gâtent, on perd le contrôle, on est interrompu. Et l'on n'est jamais préparé à ce qui va arriver ! Ce pourrait être la définition exacte de la vie : une promesse d'être surpris. Le couple d'acheteurs se déployait, Clarisse et Jérôme s'en allaient.

— Oui, nous aimons beaucoup cette maison, elle est très agréable, dit Clarisse en souriant à son tour.

Et elle se garda bien de dire ce qu'ils étaient capables de voir tout seuls pensait-elle, que c'était une immense baraque, impossible à entretenir et à chauffer, épuisante pour n'importe quelle maîtresse de maison, dans laquelle on finissait par accumuler

des milliers de choses inutiles, et qui semblait atrocement vide après que les enfants étaient partis faire leur vie çà et là dans le vaste monde. On l'aura compris, Clarisse était beaucoup plus motivée que Jérôme pour vendre et s'installer dans un joli appartement, dans le quartier de la cathédrale pourquoi pas, ils auraient assez d'argent pour cela. Et Clarisse pourrait aller au bridge à pied, voir ses amies quand elle le voulait, se simplifier enfin l'existence!

La visite se poursuivait maintenant à quatre, le jeune couple à la suite du vieil attelage que formaient Clarisse et Jérôme.

— Voici la salle à manger, dit Clarisse, elle est notre pièce à vivre, comme vous le voyez très spacieuse, et la cheminée tire très bien.

Elle allait dire "Ce qui compense le plafond bas", mais non, elle ne laisserait filtrer aucune critique et la pièce était réellement spacieuse.

— C'est le moins qu'on puisse dire! plaisanta le jeune mari.

— Un peu plus de cent mètres carrés, dit Jérôme.

Nul besoin de mesure pour noter que tout le mobilier meublait à peine : une grande table de ferme, un vaste canapé (rouge défraîchi, celui dans lequel Jérôme s'écroulerait le lendemain), quatre fauteuils, un buffet, et l'ensemble paraissait encore vide!

Les yeux des acquéreurs potentiels couraient le long des poutres, scrutant les peintures, et quand ils passèrent sur l'escalier dont les marches grimpaient le long du mur du fond, Jérôme dit :

— On accède par là à l'étage des chambres. Mais je vous propose de finir d'abord avec le rez-de-chaussée.

Il entraîna les visiteurs vers une double porte qui séparait l'immense pièce à vivre d'un salon-bibliothèque qui n'était pas moins vaste.

— Ah! fit le mari en entrant dans l'espace magnifique.

Les bibliothèques anciennes lui tiraient cette exclamation, ces boiseries du sol au plafond, l'échelle d'époque, sculptée, qui roulait le long des rayonnages, les dos décolorés des vieilles reliures, ces objets et aménagements raffinés qui ne se fabriquent plus et sont en train de disparaître.

— Cette maison a une histoire, dit Jérôme en souriant. Vous êtes dans le salon où se déroulaient les fameux *ballets roses*.

Le couple était trop jeune pour avoir connu l'affaire et Jérôme, avec prodigalité, se lança dans un récit animé de cet épisode sulfureux qu'il avait cent fois raconté : des parties fines étaient organisées pour de vieux messieurs riches qui venaient se rincer l'œil. Des filles mineures, entre quinze et vingt ans, étaient attirées là au prétexte de profiter, dans leur carrière de danseuse ou d'actrice, de l'aide de ces gens influents devant lesquels on leur demanderait bien sûr de se déshabiller. Révélée par la presse, l'affaire avait eu un grand retentissement à cause d'un proche du général de Gaulle, ancien résistant, qui s'y trouvait mêlé.

— L'estrade est restée en place, disait Clarisse, montrant du doigt le piano installé comme pour un récital.

— C'est là, dit-on, que les jeunes filles exécutaient des spectacles érotiques. En 1960, l'année de notre mariage, il y eut un procès et plusieurs condamnations. La maison à ce moment commença à passer de mains en mains. Nous l'avons achetée dix ans plus tard, conclut Jérôme.

C'était amusant, tout le monde s'amusa. Puis on monta à l'étage où l'on vit un défilé de chambres et de salles de bains.

— Il y a aussi une grande chambre au rez-de-chaussée, dit Jérôme, attenante à la salle à manger, de sorte que vous pouvez installer tous les enfants en haut et être tranquilles en bas.

On redescendit, on alla voir la grande chambre en question, agréable, dont la fenêtre s'ouvrait sur le jardin que l'on avait traversé tout à l'heure pour venir de la *petite* à la *grande* maison, puis l'on marcha dans l'immense cuisine où il faisait déjà froid (on était en novembre), la buanderie (ne regardez pas le désordre, supplia Clarisse), la salle de jeu, accolée à la maison, dans une sorte de longue annexe construite ultérieurement, où se trouvaient pêle-mêle une table de ping-pong, un baby-foot, un punching-ball, des landaus de poupées, voitures de kart...

— Nous avons douze petits-enfants, dit Clarisse en guise de commentaire à cet étalage.

— Et voilà le jardin, dit Jérôme, en ouvrant la porte.

Une longue parcelle rectangulaire montait en pente douce jusqu'à un petit bois qui n'appartenait pas au terrain.

— C'est immense ! s'exclama le mari.

— Le tennis est en quick, dit Clarisse. Vous avez même un lanceur de balles au cas où vous décideriez de fabriquer un nouvel André Agassi !

On le sentait à son intonation, Clarisse se moquait un peu de son mari qui avait autrefois acheté cette machine contre son avis. Machine qui avait plus servi aux amis qu'aux enfants, et grâce à laquelle Jérôme n'avait même pas fait d'un de ses enfants un joueur de tennis classé (alors que son frère Claude, par exemple, sans machine et sans court de tennis personnel, à Paris, avait eu une fille en seconde série).

— C'est vrai qu'elle n'a pas beaucoup servi, plaisanta Jérôme qui avait fort bien capté le message de sa femme.

On termina par le sous-sol plein de congélateurs, de vieux frigidaires et autres articles ménagers qui avaient accompagné l'intendance et contribué à l'entretien de la famille nombreuse.

— Vous garderez ce que vous voulez, dit Clarisse, comme si la grande baraque était déjà vendue.

— C'est très gentil de votre part, répondit la jeune épouse. La visite était finie.

— Je crois que vous avez tout vu, dit Jérôme.

— Nous sommes emballés, dit le mari. N'est-ce pas, chérie ?

— Y a-t-il autre chose que vous aimeriez savoir ? demanda Jérôme.

Le jeune père voulut quelques précisions – le montant des taxes foncières et des impôts locaux – et la femme demanda à Clarisse où elle faisait ses courses. Et puisque les impôts étaient honnêtes et les courses faciles ils s'étaient souri, oui c'était bien ce qu'ils voulaient, une grande maison pleine d'enfants. Ils avaient déjà quelques enfants et venaient de trouver la maison.

— Le court de tennis plaira beaucoup à mes fils ! se réjouit la mère.

Elle sembla les imaginer et dit :

— J'aimerais beaucoup revenir demain avec eux. Cela ne vous ennuie pas ?

— Pas du tout ! dit Clarisse.

Ils avaient refait une visite le 9 novembre avec trois garçons et deux filles qui couraient de pièce en pièce et se distribuaient déjà les chambres en se chamaillant gentiment. La transaction devenait réelle. Ils voulaient acheter. Leur notaire allait prendre contact pendant qu'eux-mêmes passeraient à l'agence signer le compromis.

Quand ils étaient repartis, se retournant sur la route pour regarder de loin l'ensemble des corps du logis, parents et enfants réunis et enchantés, heureux et jeunes, Jérôme avait senti sa poitrine se contracter. Quitter ce lieu, les murs de sa propre famille, quel crève-cœur. Jamais il ne serait capable de vivre ailleurs. Il le voulait oui, et pas seulement pour faire plaisir à Clarisse, il le voulait comme on se plie au mouvement de la vie (car on s'y efforce bel et bien), mais il ressentait qu'il n'y réussirait pas. Il était attaché. Une part de lui collait à cette maison et allait se séparer de lui avec elle. Il serait amputé du corps de son passé. Or ce passé n'était pas si loin du présent et pouvait se prolonger dans l'avenir : Jérôme aimait encore s'occuper du jardin, regarder ses petits-enfants se rouler dans l'herbe, même si ça n'arrivait que deux ou trois fois par an, même s'ils avaient grandi, même si tout se transformait constamment. Le temps lui semblait une tenaille qui ne vous lâche pas, doucement serre et tire, vous entraîne loin de l'origine, vous apétisse et vous sépare de ce qui vous était consubstantiel. Le temps était une cruauté sans visage. Voilà ce qu'il pensait. Comme tous les enfants Bourgeois, il était plus sentimental et mélancolique qu'il ne le montrait ou n'en avait lui-même conscience. Son sentiment profond était authentique, il ne se laissait pas contrôler ou travestir par l'éducation, les bonnes manières, ou l'utilitarisme.

— Jérôme ? dit Clarisse que la rêverie de son mari agaçait.

La conscience aiguë que Jérôme avait de la vie et de lui-même donnait à ce moment la texture d'un interminable souvenir dans lequel il plongeait. Le présent était plein de passé, le passé était présent, Jérôme acceptait tout à coup ses propres limites, se disant : la sagesse réclame de vendre et d'avancer mais je ne sais pas m'y résoudre. Oui, ce jour-là, Jérôme Bourgeois,

quatre-vingts ans, osa laisser se dire en lui son propre refus devant les obligations de la vie, les renoncements à quoi nous forcent notre âge et la marche impitoyable des années. Il se blessa contre sa propre incapacité, il rencontra sa limite et, on peut maintenant le savoir, il n'y survécut pas.

— Excuse-moi, dit-il à sa femme, je pensais à notre vie et à cette vente qui me rend si malheureux.

Clarisse ne releva pas. Ils en avaient parlé des dizaines, des centaines de fois, ils étaient tombés d'accord, elle ne reviendrait plus sur cette décision qu'ils avaient prise ensemble.

— Tu n'as pas oublié que Jacques et Micheline viennent à midi ? dit-elle à son mari.

Jérôme n'avait pas oublié et ils rentrèrent préparer le déjeuner. Le dernier déjeuner de Jérôme.

— Cette vente l'a tué, me disait maintenant son fils. Papa ne voulait pas quitter sa maison.

10 SEPTEMBRE 2014

C'était une supposition bien sûr, au mieux une intuition invérifiable. Le fils de Jérôme avait besoin d'une raison. Un décès étonne toujours ceux qu'il fait souffrir, il les surprend dans l'amour qu'ils éprouvent, il interrompt cette évidence des sentiments réciproques. Il leur semble souvent inopportun, survenu trop tôt. Pour eux la mort de leur père ou de leur mère, de celui ou de celle qu'ils aimaient, n'est pas dans l'ordre des choses (comme elle le serait pour un étranger qui verrait froidement l'événement) mais un pur arrachement que rien ne justifie. Personne ne se résout à perdre personne. À son fils qui l'aimait, la disparition de Jérôme, malgré ses quatre-vingts ans, ne paraissait pas seulement *naturelle*, elle avait eu un déclencheur.

Presque personne n'a envie de mourir et presque personne n'a envie de voir mourir les autres. On voudrait que le monde dont on goûte la composition ne change pas, que la vie demeure dans les êtres éphémères qui l'accueillent, simplement parce

que l'on tient à eux. On supplie que les tombes attendent éternellement vides ceux qui ont vieilli jusqu'à s'approcher des âges où l'on meurt. On voudrait avoir l'éternité avec ceux qu'on aime. On voudrait exactement le contraire de ce qui est. Et l'on oublie les cycles, les nécessités, l'évidence. On extrait l'individu du grand mouvement vital auquel il appartient. On resserre la vie aux dimensions des attachements qu'on a. Par quel maléfice faudrait-il que le bel ensemble perde une de ses pièces et se disloque ? Quand un homme, comme Jérôme, a six enfants et douze petits-enfants, une multitude d'amis, une épouse, des frères et sœurs, une maison et un jardin, une énergie intacte, des engagements jusqu'au bout du monde et le sourire, quand tant de gens tiennent à lui et attendent quelque chose de lui, quand il sait le donner, pour quelle raison faudrait-il qu'il meure ? Comment son cœur qui battait devrait-il d'un seul coup s'arrêter ?

— Justement quand papa s'était remis de son opération à la hanche et retrouvait le plaisir de marcher ! déploraient ses enfants.

Pourquoi à ce moment si mal choisi et pas plus tard ? Il fallait une réponse à cette question. L'esprit occidental aime tant les causalités, les explications rationnelles, les fondements. Eh bien voilà, Jérôme était mort parce que sa vie et sa maison étaient une seule et même chose. En perdant l'une, il avait perdu l'autre.

— La seule idée de quitter sa maison lui a brisé le cœur, dirait Bertrand Bourgeois, son fils.

Et je le comprends bien.

11 SEPTEMBRE 2014

Je le comprends bien parce que je sais de quelle manière l'essentiel de la vie adulte de Jérôme Bourgeois se passa dans le village de Saint-Pâtre. Ce ne fut de sa part ni erreur, ni étrécissement ou limitation, ni refus ou fermeture, mais sa manière de créer et d'accueillir. Jérôme ne chercha pas le trésor de sa vie ailleurs que dans sa propre maison. Il ne courut pas le rêver sur

les routes du monde. Il ne leva pas le regard vers le vent. Il se préoccupa de ceux à qui le liait sa vie. Il ne laboura pas un autre champ que celui des siens. Comme un végétal, un grand arbre rejet d'un grand arbre, il enfonça ses racines là où se présentait l'occasion de croître et de servir. Amarré à son épouse, lesté de six enfants nés en neuf années, riche de son diplôme et de son élan, il s'était ancré dans ce jardin, sous ce chaume dont il prenait grand soin, car on a besoin d'un toit sur sa tête et Jérôme avait assez de tête pour le savoir. S'il voyagea, ce ne fut jamais que pour l'agrément, en touriste qui rentrera chez lui et ne fait qu'effleurer du regard des pays où il ignore à quoi ressemble une journée de la vie quotidienne. Jérôme fut résolument français et provincial. Il ne fut pas médecin du monde, il fut médecin de son monde : il soigna les gens du coin. C'était peut-être moins glorieux, personne d'ailleurs ne lui remit de décoration, mais ce fut bon pour ceux qui étaient là. Généraliste, Jérôme recevait tous ceux qui le demandaient : les personnes âgées solitaires et les nourrissons avec leur mère, les enfants qui étaient à l'école *avec ceux du docteur* et venaient se faire soigner en même temps que jouer chez lui, les ouvriers, les derniers agriculteurs, les commerçants, les notables. Il n'en avait jamais assez des gens, il disait oui je vous attends. Parfois on le payait en nature : un pain, une poule, un lapin. Clarisse embarquait l'animal à la cuisine. Jérôme avait accepté le suivi médical des détenus de la prison voisine. C'était le temps où Michel Foucault militait. Jérôme ne lisait pas le théoricien des châtiments, il pénétrait dans la détention. Pas un appel d'autrui qu'il n'entendît ! Quand on se donne à dévorer aux autres, on n'a jamais le temps de s'inquiéter pour soi. Jérôme était une énergie en mouvement.

Rien de poncif dans cette disponibilité remarquable, l'homme y mettait du cœur, qu'il avait singulier. Élevé dans le 16^e arrondissement puis installé dans la petite province qu'étouffe la proximité de la capitale. Né chez les nantis et soignant les pauvres. Éduqué par les livres et la science, mais plus soucieux de découvrir le malade que la maladie, devenu homéopathe. Nourri en somme de plusieurs mondes, il était sans le vouloir un original. Un hurluberlu, disaient ses frères. Un bon zigie : charitable,

fervent, conseiller municipal, adepte du vélo, du bridge et de la rigolade, aussi unique que chaque vivant peut l'être s'il se donne la peine de laisser le courant l'envahir. Et à la fin de sa vie le docteur Bourgeois fut légendaire – ce qui n'est pas donné à tout le monde. Mais parce qu'il était dans l'instant, il fut sans prétention. Pas de retour vaniteux sur les accomplissements passés, pas de plans sur la comète : l'existence telle qu'elle vient, l'existence sans économie ni cérémonie de soi. Jérôme Bourgeois avait la sagesse de s'installer ici et maintenant.

Fréquemment appelé au-dehors, passant une partie de ses journées en visites, Jérôme était toujours absent lorsque l'on arrivait chez lui à l'heure prévue. Il accourait ensuite. Je me souviens que son visage luisait et rayonnait comme s'il finissait une course, heureux d'avoir réussi l'épreuve : essoufflé et suant. Il s'était d'avance réjoui de cette journée.

— Qu'est-ce que tu as ? demandait inmanquablement Claude chaque fois qu'il passait le dimanche à Saint-Pâtre, accompagné de ses filles et de sa femme, et s'agaçait de l'allure rustique qu'il trouvait à son frère.

— Rien ! Pourquoi me demandes-tu ça ? s'étonnait Jérôme, qui ne comprenait même pas la question et ne s'en vexait jamais, hilare parce qu'il était heureux, un peu éberlué parce qu'il acceptait de ne pas comprendre.

Je me plais à croire qu'il fut, un temps du moins, le plus heureux de tous les frères, profitant sans question de ce tempérament qui cherchait la vie comme l'eau et n'en voyait que le meilleur. Jérôme était-il même capable de se laisser aller à être malheureux ? La médecine lui avait enseigné la sagesse. La vie, c'était cette chose immense à laquelle il fallait s'abandonner sans peur, cette force en nous et tout autour de nous, ce maelstrom de la chair et du sang, éternels, passant de corps en corps, cette danse à laquelle nous étions conviés, cavaliers parmi des millions d'autres. Jérôme ne refusait jamais de danser, il dansait avec le monde, il emportait la terre entière dans sa sollicitude, il allait à droite et à gauche rendre service, recevait à toute heure ses patients, écoutait des plaintes et apaisait des souffrances,

devenait volontiers le larbin de ses enfants et de sa femme, parce que si l'on se donne aux uns on ne peut pas se refuser aux autres. Jérôme courait toute la journée et à la fin de sa vie son dos se courberait un peu, il courrait la tête baissée. La joie de l'âme est dans l'action, il avait fait sienne cette devise que le maréchal Lyautey avait empruntée à Shelley le poète et que ceux des Bourgeois qui choisirent la carrière des armes avaient apprise à Saint-Cyr. Devise d'officier pour un médecin qui entretenait une vision sociale de son métier et avait réussi le mariage parfait pour concrétiser l'idée qu'il s'était faite de sa mission.

Car Jérôme ne s'était pas trompé en épousant Clarisse, une énergie de la même farine, capable de suivre et d'agir dans ce mouvement impétueux qui fut le rythme ordinaire de leur ménage. Comme on le dit à la guerre : l'intendance suivait. La porte et la table étaient ouvertes. Quantité d'invités s'ajoutaient aux huit couverts quotidiens. Clarisse ne s'en plaignait jamais et s'organisait en conséquence. Deux congélateurs, deux réfrigérateurs, des sacs de frites de cinq kilos, des escalopes de dinde congelées par vingt, Clarisse nourrissait une colonie de vacances. Jérôme ne perdit jamais ce goût de la compagnie à laquelle son enfance l'avait accoutumé ; dans des temps modernes où la domesticité n'existait plus il avait trouvé l'épouse capable d'assumer seule cette charge énorme. Elle en avait fait la matière de sa vie, comme si le soin qu'elle prenait des affaires matérielles la contentait, comme si l'amour maternel était suffisant. Et il l'avait été, Clarisse n'avait rien demandé pour elle seule, pas de métier, pas de loisir, juste autour d'elle le tourbillon des six enfants. Je m'en émerveille et je comprends comment, la vieille arrivant, elle avait voulu un appartement coquet en centre-ville. Et comment elle devint, avant cela, une de ces femmes qui parlent fort plutôt que l'une de celles qui pleurent.

20 JUIN 1984

En plus d'abriter sa nombreuse progéniture et ceux qui avaient besoin d'un réconfort, la maison de Saint-Pâtre accueillait les

fêtes familiales. Quel aurait été le plaisir ou l'intérêt de jouir d'un si vaste salon, d'une salle de jeu et d'un tennis, si ce n'était pour y recevoir familles et amis? Jérôme et Clarisse ne manquaient ni des unes ni des autres. Ce samedi 20 juin, premier jour de l'été 1984, tous les Bourgeois avaient été conviés aux cent ans de Jérôme et Claude. Des deux frères, l'un avait cinquante et un ans et l'autre quarante-neuf dès juillet. Jérôme avait eu cette idée de les fêter ensemble, officialisant la quasi-gémellité qui depuis un demi-siècle était la leur. Il était près de midi. Les voitures se garaient les unes derrière les autres en bordure de la route. On entendait claquer les portières et les coffres, bruits typiques du voyage motorisé, comme dans une transhumance les cris des bergers et les aboiements des chiens. Chaque famille passait le portail et entrait dans le jardin, deux parents, leurs enfants, en grappes plus ou moins fournies – deux, trois, quatre, six, sept – et toujours la mère portant le plat qu'elle avait cuisiné.

— On pose tout sur la table et chacun se sert sans cérémonie, disait Clarisse à chaque nouvel arrivant.

Pas de tire-au-flanc chez les Bourgeois : on avait appris à faire ce qu'on disait et pas moins. Tout le monde avait donc apporté quelque chose et la profusion de cakes, salades, gâteaux et autres tartes faites maison répondait sans pénurie à la profusion des bouches qui, pour commencer, embrassaient des joues et ne réprimaient pas les exclamations. Le brouhaha s'amplifiait de minute en minute au fil des arrivées.

— Chacun se sert! répétait Clarisse, d'une voix tonitruante qui était devenue un sujet d'amusement pour la famille, comme si elle avait crû avec la maisonnée, le nombre d'enfants et le tour de taille de leur mère.

— Posez tout sur la table!

— Mais servez-vous!

— Servez-vous les enfants! Allez! Allez!

Quelques-uns commençaient à remplir une assiette en carton. Près de quatre-vingts Bourgeois avaient répondu à l'invitation. Certains avaient traversé la France. La famille méritait tous les efforts et d'ailleurs, on était heureux de venir à Saint-Pâtre. Hélas, Clarisse n'avait pu dresser la table dehors, la pluie éreintait le chaume et enfermait l'assemblée dans la salle à manger

au plafond bas ou dans le salon des ballets roses. Ils l'avaient annoncé! entendait-on répéter par-ci par-là, parce que le commentaire météorologique est une incontournable entrée en matière des conversations dans les rassemblements où le nombre interdit que quelque chose se dise. Chez les Bourgeois, on ne se disait pas, on se retrouvait et on se reconnaissait. À la première génération, dix frères et sœurs c'était facile, les *pièces rapportées* (ainsi appelait-on les conjoints) étaient un peu submergées mais elles savaient qui était qui. On se perdait davantage dans la descendance nombreuse. La nouvelle génération avait fini de naître et cette postérité proliférante – quarante cousins germains – était une incarnation de la vitalité de Jérôme et de sa fratrie. Des nuées d'enfants couraient et riaient, les cousins renouaient. Ils vivaient à Paris, à Lyon, Toulon, Annecy... et depuis la mort de la grand-mère Gabrielle, personne n'organisait plus le Noël qui longtemps les avait rassemblés une fois par an. Les oncles et tantes ne reconnaissaient plus leurs neveux et nièces qui grandissaient. De temps en temps, le verre ou l'assiette à la main, l'un des adultes attrapait par le chandail un gamin monté en graine.

— Tu es qui, toi? plaisantait-il.

Cela voulait dire : Duquel de mes frères et sœurs es-tu l'enfant? Et la réponse prenait la forme d'une filiation : Je suis la fille de Claude. Je suis le fils aîné de Marie. Ah! répondait celui qui ne s'y retrouvait pas. Et quel âge as-tu? Vingt-trois ans. Dix-sept ans. Et que fais-tu dans la vie? Je viens de finir HEC. Je passe le bac. Je parie que tu es bon élève, disait l'oncle ou la tante avec espièglerie. Et le jeune homme ou la jeune fille faisait une moue souriante. Ça peut aller!

— Tu te rends compte, c'est le fils de Marie, il passe le bac!

Le saisissement devant la vie se répétait. L'information circulait entre adultes. Et chacun s'étonnait en effet de n'avoir pas reconnu l'enfant qui était petit la dernière fois qu'on l'avait vu. Ou bien les années passaient trop vite ou bien on ne se réunissait pas assez souvent. En vérité, me dis-je, c'est l'immobilité du monde – la lenteur des destructions – qui crée l'invisibilité du temps. Parce que les objets ont une apparence immuable, parce que les hommes faits ne se défont pas si vite, parce que le

monde familier en se transformant sous nos yeux cache sa métamorphose, nous oublions le temps, sa puissance et ses effets.

Le temps passait déjà sur eux tous et ils ne le voyaient pas, stupéfaits quand les choses ou les personnes avaient tellement changé qu'il fallait bien en convenir. Alors les anciens réalisaient ce qui avait disparu ou ce qui était apparu. Les anciens voyaient tout. Ceux qui vieillissent regardent ceux qui deviennent adultes alors que l'inverse est rare. La jeunesse est aveuglée par la jeunesse, elle n'a même pas idée des âges de la vie : à l'adolescent, le trentenaire paraît vieux. Ainsi ceux des Bourgeois qui se déployaient ne prêtaient pas attention à ceux qui se courbaient. Leur perception n'était pas encore affinée. L'avenir les occupait, le passé n'existait pas encore parce que leur propre passé était minuscule. Ils n'avaient pas compris que le présent convertit l'un dans l'autre à grande vitesse. Combien de temps met-on à le comprendre ? Combien de temps faut-il pour *voir* le temps ? Il faut avoir passé le sommet. Alors vient l'idée de se retourner. Lorsque ce col est franchi la perspective s'élargit en même temps que le regard gagne en puissance, devient extraordinairement perçant et avisé.

Voyons.

23 SEPTEMBRE 2014

Jérôme, qui avait été le cinquième à mourir, était le septième de dix enfants. Six sont morts maintenant, les quatre autres ont passé l'âge de faire des projets.

Ils sont les enfants d'Henri et de Mathilde.

D'abord je pense à leur nombre : dix.

Ensuite à leur genre : huit garçons et deux filles.

Enfin j'écris leur nom, si bien porté : Bourgeois.

Ils ont été baptisés dans l'Église catholique : Jules, Jean, Nicolas, André, Joseph, Louise, Jérôme, Claude, Guy, Marie.

Ils sont venus au monde entre deux guerres, d'une hécatombe à un génocide, ils ont traversé le cœur du siècle noir, ils ont mordu dans des jours qui mordaient.

Dans la vie, ils sont allés par équipes. *Les grands* étaient nés en moins de trois années, de 1920 à 1923 : Jules, Jean, Nicolas. Jules fut l'enfant unique dix-sept mois durant, seul souci de Mathilde pendant les huit premiers mois où il fut le fils aîné sans successeur, avant que les forces et les pensées de sa mère n'allassent aussi à l'enfant qu'elle attendait : Jean.

— Jules et Jean étaient de très bons élèves, me confie Claude qui n'en fut pas un.

Dois-je en déduire que Nicolas ne l'était pas. Le troisième garçon, né quinze mois après Jean, fut-il le premier rebelle de la famille bien élevée ? Je crois que la réponse est oui.

— Fallait pas l'emmerder, Nicolas, dit Claude, il avait le sang chaud.

Après ces trois fils, Mathilde connut le répit de quelques fausses couches. À l'été de 1926, une seconde cascade d'enfants allait dégringoler dans sa vie. Personne alors n'en savait rien car, disait-on, Dieu donne et Dieu reprend. Dieu donna. André naquit au mois de juillet. À peine quinze mois plus tard il avait un petit frère Joseph, né le 22 octobre 1927. Et enfin, deux ans après cette fraîche paire mâle, un événement se produisit : la première fille vint au monde. L'année 1930 approchait de son printemps. Le bon Jules avait presque dix ans. La famille d'Henri et de Mathilde était déjà nombreuse : cinq garçons et Louise nouvellement née. La petite était ravissante et promettait de ressembler à sa mère. André, Joseph, Louise firent le second trio. Ils n'étaient ni *les grands* ni *les petits* car Mathilde et Henri ne s'arrêtèrent pas à cette glorieuse descendance. Trois ans après la naissance de Louise ce fut le tour de Jérôme, un an plus tard Claude, et ces deux-là, qui avaient treize mois d'écart, vivraient collés l'un à l'autre, à la façon de certains jumeaux. Ils formeraient la fine équipe par excellence. Jérôme et Claude verraient naître encore deux enfants : un petit frère, un dernier fils, Guy en 1937, enfin Marie la deuxième et dernière fille. Elle naquit en 1940, le Vendredi saint de cette année malencontreuse. Le compte y était. Mathilde et Henri n'auraient pas d'autres enfants. *Les petits* seraient quatre : Jérôme, Claude, Guy et Marie.

Une même femme peut mettre au monde pareille fratrie. Il lui suffit de devenir à dix reprises cette chrysalide ardente et lasse qui couve, accouche, allaite, berce. Il lui suffit, sans simagrées ni coquetterie, d'être tour à tour vacante et habitée, toujours affairée dans la fatigue ou dans la plénitude, pendant vingt ans. Vingt ans : juste le temps de fabriquer un homme. D'ailleurs l'aîné Jules en était un, il fut le parrain de Marie, et la première fille Louise la marraine du dernier garçon, Guy. On peut naître avec un frère déjà passé du côté des adultes. On peut, comme Marie, être le dixième enfant d'une mère qui donne sa vie de toutes les manières possibles. Et peut-être faut-il dire qu'alors, on n'a pas sa mère pour soi.

Personne, non, n'avait Mathilde pour lui tout seul. Mais chacun avait la compagnie des autres, le grand mouvement du groupe (les uns qui sortent les autres qui entrent, les uns qui jouent les autres qui étudient, celui qui pleure et celui qui s'amuse, celui qui boude ou celui qui hurle...), l'exemple que donnaient les grands et les espiègleries des petits, le chaud de leurs corps dans la chambre, le chaud des larmes partagées, le chaud des rires et des bêtises, un vaste réconfort dont la saveur était aussi multiple que l'étaient les caractères. Chacun recevait la force et l'appui des autres. Aucun n'était seul pour ressentir ce qu'il ressentait. Les épinards, personne ne les aimait, mais tout le monde les mangeait. En se faisant des grimaces et en rigolant. Le grec et le latin, nul n'y coupait, Henri y tenait, Nicolas fouillait dans les vieux devoirs de Jules ou Jean. Quant à la musique, le piano ne fut obligatoire que pour Louise. As-tu fait ton piano ? demandait Henri à sa fille. Les petits écoutaient leur sœur. Plus tard Louise fut désignée pour enseigner Marie. Ça n'était pas une sinécure ! Le verdict tomba très vite : Marie était anti-douée pour le piano. Tout le monde en rigola : Louise était-elle vraiment pédagogue ?

On se tenait les coudes. Le surveillant des neuvièmes était méchant, toute la troupe le savait. Conseils et préventions circulaient. Être dix, c'était avancer dans la vie comme une étrave avec derrière soi le tonnage d'une énorme famille. C'était une force inouïe, la force du nombre. C'était se présenter devant le

père avec l'encouragement des autres, et s'agglutiner autour de la mère dans la chair des autres, et goûter à la table des autres. C'était ne se sentir jamais seul mais aussi être heureux quand par miracle on l'était, séparé soudain de l'essaim, dans un silence éblouissant ou près d'une mère disponible. C'était exister dans dix au lieu de n'être qu'en soi. C'était avoir grandi à la source de la vie, dans sa division cellulaire : spectateur de l'apparition d'autrui. Je n'ai connu maman qu'enceinte, remarque souvent Claude. Tous les deux ou trois ans la famille revivait une naissance : un nouveau-né criait, mangeait, grandissait, souriait, vous regardait, vous reconnaissait et enfin vous parlait. Quand il venait au monde, dans le silence de la maison inquiète, tout à coup un accueil joyeux, des dames affairées sortaient de la chambre de maman, Henri appelait alors ses enfants. Venez voir ! disait-il. Chut, indiquait son index, en travers de la moustache, aux plus petits qui se bousculaient pour approcher. Ne faites pas de bruit, vous allez faire pleurer le bébé. Et l'on prenait le temps de faire une photographie : Mathilde assise contre l'oreiller blanc, dans le creux de son bras la petite boule noire que fait la tête du nourrisson, de part et d'autre de ce lit d'accouchée Henri et ses enfants.

— Quand on est nombreux on ne pense pas à la mort, dit Marie à l'occasion des obsèques de Jérôme.

On pense à la vie ! Elle apparaît sous vos yeux ! Et le fait est indéniable : être vivant était pour eux, les Bourgeois, plein de saveur. Tandis que leur éducation leur avait appris à se tenir, c'est-à-dire à se retenir, leur tempérament était vif et émotif. Leurs passions les prenaient en entier. Ils ne connaissaient pas l'indifférence mais la plainte et le déballage public avaient été rayés de leur monde. Rêveurs ou sentimentaux, ils ne s'autorisaient pas à l'exprimer. Le flux intérieur se libérait par le mouvement. Deux militaires, un héros devenu invalide, deux marins, un avocat, un homme d'affaires, un médecin, et quarante enfants : ils affrontèrent la matérialité du réel. Ils furent une lignée active. Je les qualifie par là, des personnes pratiques, disposées à l'action, qui avaient su risquer leur vie.

Et je songe : être dix cela signifiait peut-être se sentir invincibles. C'était une puissance, une floraison charnelle qui avait l'allure d'un spectacle éternel. Dix ne meurent pas. Il reste toujours quelqu'un ! La tribu Bourgeois, sa saga bruyante le disaient à leur manière : la mort était une bagatelle défaite par la fratrie compacte. Quand André avait rejoint Nicolas auprès du Seigneur, les mêmes explications avaient apaisé l'inquiétude : une faute chirurgicale l'avait épuisé comme sa prothèse avait épuisé Nicolas. À huit, la fratrie tenait bon. Lorsque Jules était mort, on avait pu le croire encore (il était le plus âgé, les opérations l'avaient sûrement fatigué, il n'avait pas pris soin de lui), mais la confiance avait senti sa première faille. En prenant Jérôme, en s'immisçant tout à coup chez *les petits*, la mort les ébranla tous. Est-ce que *les petits* meurent aussi ? semblait s'étonner Claude. La joie d'être nombreux s'évanouissait un peu plus. Oui les petits mourraient aussi. Car ils n'étaient plus les petits mais désormais les anciens, la génération qui allait passer. C'était fini la force et la saga, voilà, c'était en train de finir, pensait Claude en baissant la tête. Je le connais si bien lorsqu'une pensée l'attriste et qu'il combat comme un bouc qui ne veut pas s'effondrer ou comme la petite chèvre de M. Seguin, si courageuse et folle, dont enfant il aimait l'histoire. Il était arrivé à ce moment d'ébahissement où je suppose que chaque homme parvient un jour s'il ne meurt pas avant. On a mangé tout le temps dont le corps dispose, on a dévoré la jeunesse et avalé la maturité et commencé de goûter la vieillesse et on se dit : Comme c'est passé vite ! À quoi cela rime-t-il ?

Ceux qui naissent et vivent dans le même temps, sauf accident, mourront dans le même temps et le nombre ne change rien à l'affaire, au contraire. Qu'est-ce qui ne se paie pas en argent comptant dans l'existence ? La joie de chaque naissance recevra sa réplique en tristesse du décès. Voilà la règle de la vie et de la chronologie, sa marche inexorable, son arithmétique parfaite. Il n'y a pas de fin heureuse, la mort n'oublie personne, c'est une mécanique parfaitement huilée, il n'y a jamais d'erreur. Il faut ou bien mourir ou bien voir mourir les autres. Une tendresse m'habite pour celui ou celle qui restera le dernier vivant de la

flamboyante fratrie, ultime témoin du déploiement joyeux puis du repli des forces fraternelles. Celui-là aura connu neuf fois la peine du deuil et l'angoisse de la perte, et la solitude pour vivre et mourir. Fin de la fraternité.

On ne pense pas à ces choses dans l'enfance. Et parfois une qualité particulière de l'élan en soi permet durant toute la vie d'oublier la fin de l'histoire. Claude avait possédé cette énergie inconsciente, cette pulsion d'aveuglement et de vitalité, comme si l'ordre naturel des choses ne s'était pas fait connaître de lui, lui épargnant les lucidités sur la cruauté ou l'inanité de l'existence. De la même manière que Jérôme, il se dépensait dans l'instant, il ne se perdait ni dans l'imagination de l'avenir ni dans la remémoration.

— Je ne pense jamais à la mort, me disait-il à moi qui y pense sans cesse.

Et maintenant "son" Jérôme, le témoin et le compagnon, a terminé sa vie. Claude Bourgeois survit à son quasi-jumeau, il n'en croit pas ses yeux, il ne s'accoutume pas à l'affreuse idée, il ne peut pas s'y faire. Nous sommes ensemble au théâtre du Vieux-Colombier, assis autour d'une petite table, au milieu des maquettes d'anciens décors des pièces du répertoire.

— C'est fou ce qui est arrivé à Jérôme, me murmure-t-il tout à coup.

Le voilà à nouveau qui s'étonne d'un extraordinaire ordinaire. Alors que Jérôme, me dis-je, vient de mourir à quatre-vingts ans, ce qui n'a en vérité rien de fou ou d'étonnant.

J'acquiesce. Est-ce qu'on discute le désarroi du deuil ? Bien sûr que non.

— Oui c'est fou, dis-je à Claude.

Et je pense : oui c'est fou de mourir si vite, en quelques minutes, fou et merveilleux à la fois.

Claude me sourit tristement, sans savoir à quoi je pense, sans savoir jusqu'à quel point je l'estime, combien je suis touchée, ou comment je devine et me représente la vie qui fut la sienne, avec Jérôme et tous les autres. Le culte du souvenir me paraît une forme d'accomplissement, qui perce les énigmes,

s'émerveille des réussites anciennes et s'épouvante des drames, critique avec la bienveillance de l'amour et la clairvoyance que donne le recul. Il forge des exemples, il éclaire le présent : il émancipe par la racine. Il anéantit le biais de rétrospection et forge ainsi une fraternité des temps.

— Claude? appelle Solange, son épouse.

Nous entrons dans la salle du théâtre ; elle fut inaugurée en 1913, au temps où le père de Claude avait l'âge d'aller au spectacle. Ce soir, les acteurs joueront *Othello*. Ce soir Othello va mourir, il tuera Desdémone avant de se planter le poignard dans le cœur, et à ce moment précis où l'acteur tombera sur la scène, juste sous nos yeux, Claude pensera à nouveau à son frère, Jérôme. Mort lui aussi.

7 JUILLET 1934

Claude quant à lui était le huitième de la tribu. Jérôme avait treize mois lorsque ce petit frère lui arriva. C'était un cadeau vraiment, même si Jérôme ne le pensa pas étant donné son jeune âge, et parce que l'on ne sait jamais quelle tournure prennent les liens, quelle nourriture ils deviennent et le socle invisible qu'ils constituent. Parce que l'on n'a jamais assez idée des dérèglements qui auront besoin en nous d'être consolées et du pouvoir d'une présence. Séparé de ses cinq frères aînés par Louise – une sœur –, Jérôme aurait pu sans Claude se retrouver étrangement isolé : seul au milieu de sept. Jules, Jean et Nicolas avaient grandi, adolescents qui étendaient déjà leurs mains et leurs pensées vers le dehors. Joseph avait six ans et vivait dans l'ombre d'André, il ne se tournait pas vers Jérôme. Louise était une fille, si proche de sa mère qu'entre elles deux nul ne se glissait. Jérôme vivrait avec Claude. Leurs nuits, leurs jeux, leurs larmes, leurs attentes, leurs vacances, leurs bras, leurs jambes, leurs cheveux, leurs maladies, tout se mélangerait dans un côtoiement perpétuel. Dans la chambre, dans la salle de bains, dans la charrette à foin, à la campagne et à la plage, et même au chevet de leur mère, et plus tard, après tous les accidents, en pension, ils seraient tous les deux. Jérôme était aussi blond que